

Le Samedi

VOL. VI.—NO 30

MONTREAL 29 DECEMBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS

LE SAC AUX SURPRISES



QU'EST-CE QUE 1895 PEUT BIEN LEUR APPORTER ?

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 29 DÉCEMBRE 1894



La femme est le seul fruit qui soit de tout pays.

Dans le mariage, c'est toujours la victime qui a tort.

L'homme ment par nécessité ; la femme pour le plaisir.

La fumée est une preuve d'assurance chez certaines gens.

En ce monde, les chiffres sont la science des sots... qui ont de l'esprit.

La femme est une perle, soit, mais une perle qui se laisse souvent voler.

Il y a toujours un monsieur plus fin que le plus fin : c'est monsieur le Hasard.

Pour l'Anglais, l'humanité tout entière n'est rien autre chose qu'un immense bifteck.

Tourner à droite ou à gauche à un coin de rue, peut changer une existence du tout au tout.

En dehors des étrennes qu'il veut lui faire, un mari ne doit pas avoir de secrets pour sa femme.

Parmi ceux qui dénoncent la traite des blanches on en rencontre qui sont favorables à ce qu'on traite les blancs.

Pour que tout soit dans l'ordre normal, la toilette doit avoir pour but, chez la femme, de la rendre plus belle ; chez l'homme, de la rendre laid.

La femme, les roses, la musique et les fraises, voilà ce qu'il y a de plus savoureux, de plus suave, de plus délicieux, sur la terre ; mais comme c'est fragile ou vapoureux !

L'homme est artiste pour la gloire, pour la foule, pour le dehors ; la femme l'est pour le bonheur, pour le foyer, pour l'intérieur... quand tous les deux ne le sont pas uniquement pour l'argent.

LE SAMEDI

UNE ERREUR



— Mademoiselle... j'ai l'honneur de vous demander votre main !
— Monsieur...
— Pour essayer une paire de gants !

ROMANCE

Le ciel bleu que me fait-il ?
J'ai l'azur de tes prunelles.
Que me font les nids d'avril ?
Je sens palpiter tes ailes.

Que m'importe le soir brun.
Ayant tes paupières closes ?
Ta jeunesse étant parfum.
Je n'ai pas besoin des roses.

Quant aux lys !... de ta blancheur
Les fleurs blanches sont éprises.
Ton souffle en a la fraîcheur.
Je n'ai pas besoin des brises.

Mais, vois-tu, chère, ton cœur,
(C'est fragile un cœur de femme)
Garde-le moi ; c'est ma fleur.
Il faut bien des fleurs à l'âme.

NUMA DUMINY.

UN MALHEUR ÉCONOMIQUE

Maria.— Si tu avais vu mon Henri, mon chapeau neuf — tu sais celui en velours bleu — v'lan un coup de vent le jette sur la chassée où il a été successivement écrasé par trois express, deux cabrouet et un char.

Henri.— Compris, ma chère petite femme ; il avait cessé de plaire et tu en as commandé un autre.

Maria.— Oh ! le vilain petit homme qui a mauvaise opinion de sa petite femme. Eh ! bien pas du tout, Monsieur, j'ai porté mon chapeau écrasé chez la modiste, qui a été enchantée : les voitures en avaient fait la plus délicieuse coiffure qu'on ait pu imaginer. Il n'y a qu'un peu de garniture à changer, et je vais avoir un chapeau neuf rien que pour quinze piastres.

BONNES AMIES

Hélène.— M'aime-t-il autant qu'il le dit ? Il n'y a qu'une semaine qu'il me connaît.

Clarisse.— S'il n'y a que ça, c'est probable, alors.

C'EST BIEN POSSIBLE

— Voilà un messager du télégraphe qui rentre chez lui.

— A quoi ça se voit-il ?
— Il court.

LES PRIMES DU "SAMEDI"

Dans sa dernière circulaire, LE SAMEDI annonçait à ses lecteurs qu'il leur offrirait des primes, comme le font aujourd'hui presque tous les grands journaux illustrés des États-Unis et de l'Europe.

Ces primes consisteront en objets d'utilité et de fantaisie achetés des premières fabriques dans des conditions exceptionnellement avantageuses et livrés aux lecteurs du SAMEDI, quand ils sont vendus aux prix du fabricant.

LE SAMEDI commence ce service de primes par les articles suivants :

PRIMES POUR LES ABONNÉS

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvellera son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.

A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnés nouveaux (abonnements de 6 mois), LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.

Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.

PRIMES POUR LES ACHÉTEURS AU NUMÉRO

Tout acheteur de 10 numéros consécutifs du SAMEDI qui apportera à nos bureaux DIX coupons numérotés qu'il trouvera à la page 15, recevra moyennant la somme de \$1.50 une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 4 trous en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.

Chaque acheteur qui apportera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra moyennant cinquante centimes, un bracelet ou une épinglette d'une valeur de \$2.00.

Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

AVIS POUR LES PRIMES

La vente des primes ci-dessus ne commencera que le vendredi 28 décembre, au bureau du SAMEDI 516 rue Craig. Ce jour a été fixé pour permettre à tous nos lecteurs de choisir leurs primes avec une chance égale, quelque soit le jour qu'ils achètent leur SAMEDI.

TROP VAGUE !

Elle.— Etes vous sûr de ne jamais vous lasser de m'embrasser ?

Lui.— Jamais ! je puis vous embrasser autant de fois qu'il y a de gouttes dans la mer.

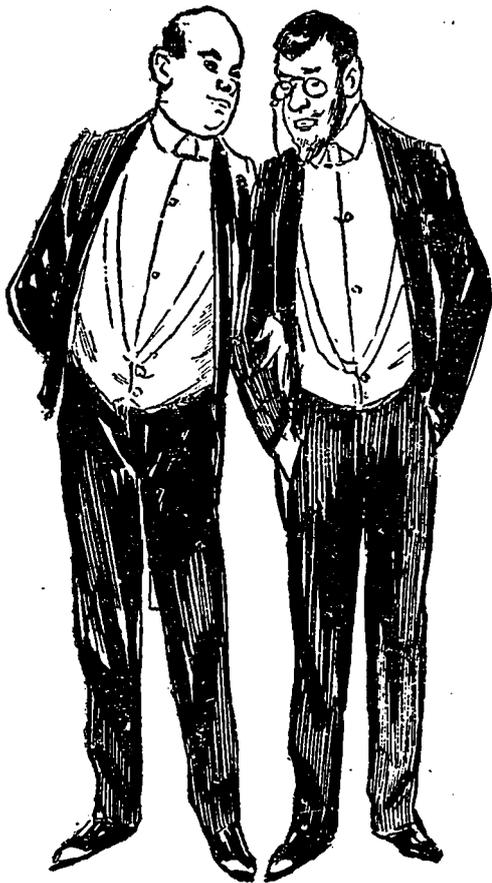
Elle.— Quelle mer ? Il y en a des grandes, des moyennes, des petites. Oh ! vous ne m'aimez pas !

IL PRÉPARE SON ANNÉE



— Connaissez-vous ce monsieur qui parle si haut et si longtemps ?
— C'est un contracteur qui arrose et entretient ses instruments d'exploitation.

POUR COMMENCER L'ANNÉE



--Il y avait une fois un oncle et un neveu...
 --Lequel qu'était l'oncle ?
 --Comment, lequel ? C'était le plus gros, parbleu !
 --C'est donc gros, les oncles ?
 --Souvent.
 --Pourtant, mon oncle Henri n'est pas gros.
 --Ton oncle Henri n'est pas gros parce qu'il est artiste.
 --C'est donc pas gros, les artistes ?
 --Tu m'embêtes... Si tu m'interromps tout le temps, je ne pourrai pas continuer mon histoire.
 --Je vais plus t'interrompre, va.
 --Il y avait une fois un oncle et un neveu. L'oncle était très riche, très riche...
 --Combien qu'il avait d'argent ?
 --Dix sept milliards de revenu, et puis des maisons, des voitures, des campagnes...
 --Et des chevaux ?
 --Parbleu ! puisqu'il avait des voitures.
 --Des bateaux... Est-ce qu'il avait des bateaux ?
 --Oui, quatorze.
 --A vapeur ?
 --Il y en avait trois à vapeur, les autres étaient à voiles.
 --Et son neveu, est ce qu'il allait sur les bateaux ?
 --Fiche moi la paix ! Tu m'empêches de te raconter l'histoire.
 --Raconte la, va, je ne vais plus t'empêcher.
 --Le neveu, lui, n'avait pas le sou, et ça l'embêtait énormément...
 --Pourquoi que son oncle lui en donnait pas ?
 --Parce que son oncle était un vieil avare qui aimait mieux garder tout son argent pour lui. Seulement, comme le neveu était le seul héritier du bonhomme...
 --Qu'est que c'est "héritier ?"
 --Ce sont les gens qui vous prennent votre argent, vos meubles, tout ce que vous avez, quand vous êtes mort...
 --Alors, pourquoi qu'il ne tuait pas son oncle, le neveu ?
 --Eh bien ! tu es joli, toi ! il ne tuait pas son oncle parce qu'il ne faut pas tuer son oncle, dans aucune circonstance, même pour en hériter.
 --Pourquoi qu'il ne faut pas tuer son oncle ?
 --A cause de la police.
 --Mais si la police ne le sait pas ?
 --La police le sait toujours quand on va la prévenir. Et puis, du reste, tu vas voir que le neveu a été plus malin que ça. Il avait remarqué que son oncle, après chaque repas, était rouge...

--Peut être qu'il était ivre.
 --Non c'était son tempérament comme ça. Il était apoplectique...
 --Qu'est ce que c'est "apoplectique ?"
 --Apoplectique... Ce sont des gens qui ont le sang à la tête qui peuvent mourir d'une forte émotion...
 --Moi, je suis-t-y apoplectique ?
 --Non, et tu ne le seras jamais. Tu n'as pas une nature à ça. Alors le neveu avait remarqué que surtout les grandes rigolades rendaient son oncle malade, et même une fois il avait failli mourir à la suite d'un éclat de rire trop prolongé.
 --Ça fait donc mourir, de rire ?
 --Oui, quand on est apoplectique...
 Un premier de l'an voilà le neveu qui arrive chez son oncle, juste au moment où il sortait de table. Jamais il n'avait si bien réveillonné. Il était rouge comme un coq et soufflait comme un phoque...
 --Comme les phoques du Parc Sohmer.
 --Ce n'étaient pas des phoques, d'abord, c'étaient des otaries. Le neveu se dit : "Voilà le bon moment", et il se met à raconter une histoire drôle, drôle...
 --Raconte-la-moi, dis ?
 --Attends un instant, je vais te la dire à la fin... L'oncle écoutait l'histoire, et il riait, et riait à se tordre, si bien qu'il était mort de rire avant que l'histoire fût complètement terminée.
 --Quelle histoire donc qu'il lui a racontée ?
 --Attends une minute... Alors, quand l'oncle a été mort, on l'a enterré, et le neveu a hérité...
 --Il a pris aussi les bateaux ?
 --Il a tout pris, puisqu'il était seul héritier.
 --Mais quelle histoire qu'il lui avait racontée, à son oncle ?
 --Eh bien !... celle que je viens de te raconter.
 --Laquelle ?
 --Celle de l'oncle et du neveu.
 --Fumiste, va !
 --Et toi, donc !

PRIS AU PIÈGE

M. Courladotte.—Quoi de neuf aujourd'hui, mon adorée ?
 Melle Sacdor (peu jeune et peu jolie).—Rien de bon. (Sanglotant.) Papa ne veut rien entendre ; il dit que si je vous épouse il ne me laissera pas un cent.
 M. Courladotte.—Ma pauvre enfant !
 Melle Sacdor.—Mais je suis forte et vous épouserai quand même.
 M. Courladotte.—Oh ! mon Dieu ! (il s'affaise).

AIMER !

J'aime et j'aime sans espérance,
 J'aime et j'aime jusqu'à mourir !
 Oh ! quand viendra ma délivrance,
 Puisque nul ne peut me guérir.

Il a pénétré dans ma vie
 Et je ne saurais le chasser,
 Mon âme à lui s'est asservie,
 De lui, je ne sais me passer !

J'aime sa voix douce et tranquille,
 J'aime son regard caressant ;
 Pour lui tout me serait facile,
 Mais mon amour est impuissant.

Car l'on ne veut pas que je l'aime,
 Car l'on me défend cet amour,
 Et je ne puis, douleur suprême,
 Que pleurer, pleurer nuit et jour !

Pleurer, si je le vois sourire,
 Pleurer s'il s'éloigne de moi.
 Le voir heureux c'est mon martyre,
 Le voir triste c'est mon émoi !

Je demande à Dieu qu'il m'oublie
 Et j'en mourrais s'il le faisait ;
 O navrante mélancolie
 Que lui seul naguère apaisait !

Adieu ! l'on veut que je te quitte,
 Oh ! mon ami que tant j'aimais,
 Pense parfois à la petite
 Qui n'oubliera jamais, jamais !

RACHEL SCHOPIN.

JEUNE FILLE SENSÉE

Lui.—Déjà dix heures !
 Elle.—Dix heures ! Je le regrette beaucoup, mais c'est l'heure où je me retire. Prenez votre temps, mais ayez bien soin de fermer la porte de la rue en sortant. Vous savez, ça n'empêche pas pas les sentiments, mais c'est meilleur pour la santé. A demain.

MARIS CHANGEANTS

Madame Hautegomme.—Les maris sont bien les êtres les plus versatiles de la création.
 Madame Biennée.—Sur quoi basez vous cette opinion ?
 Madame Hautegomme.—Sur ce que mon mari m'a reproché hier, au théâtre, d'être trop peu habillée et aujourd'hui de trop dépenser pour m'habiller.

JOIES INCONNUES

Madame (embrassant son bébé — son premier né).—Il n'y a pas de plus grande joie au monde que celle d'embrasser son enfant.
 Monsieur.—On voit bien que tu ne connais pas la joie aussi ineffable qu'incommensurable d'être "le premier à passer" chez le barbier, un samedi soir ou une veille de fête.

SUPPOSITION LÉGALE

Bouveau.—Vous allez me prendre une action de cinq cents piastres contre le docteur Sélrose.
 L'avocat.—Avec plaisir ; mais pourquoi ça ?
 Bouveau.—J'ai acheté une bouteille d'un dollar de ses gouttes odontalgiques guérissant le mal de dents en cinq secondes et elles m'ont fait plus de mal que de bien, ses gouttes.
 L'avocat.—Très grave, très grave, cause excellente. Mais, entre-nous, cinq cents piastres c'est beaucoup.
 Bouveau.—Comment, beaucoup ! vos frais se monteront à quatre cents quatre-vingt-dix-neuf piastres et je veux rentrer dans la mienne.

QUE VEUT-ELLE DIRE ?



--Comment que tu te trouverais Isabelle si t'avais une robe comme ça pour tes étrennes ?
 --Je me trouverais mal

CADEAU UTILE



—Vous trouverez peut-être ma curiosité déplacée, Monsieur, mais vous portez vos cheveux d'une façon si remarquable que...
—Dites rien, ma belle-mère a tenu à ce que je l'accompagne au théâtre ; je lui ai pris une place derrière moi et j'ai arrangé comme vous voyez la pèlerine que je veux donner à ma femme. Bien trouvé pas vrai ? j'espère qu'elle ne recommencera plus.

LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Au paradis de l'Opéra, pendant qu'on exécute un septuor, un garçon pâtissier ronchonne :
—Les gredins ! ils chantent tous à la fois pour avoir plus tôt fini !

—Vous avez doublé le cap de Bonne-Espérance !
—Oui, Monsieur Calino.
—Sapristi ! ça a joliment dû vous prendre de l'étoffe.

J... F... — Vous êtes satisfait de votre étude ?
Le notaire. — Non, mes clerks sont trop lents.
J... F... — On dit pourtant prompt comme l'"éclair" !

A la caserne :
—Sapeur, vous avez oublié votre plumet !...
—As pas peur, mon commandant ! Le temps d'aller jusque chez le marchand de vins, et je le rapporte !...

Entre débiteur et créancier.
Le débiteur. — Je ne puis pas vous payer aujourd'hui, vous comprenez, mon cordonnier sort d'ici.
Le créancier-tailleur. — Oui, je sais, je viens de le rencontrer en montant l'escalier. Il m'a dit que vous l'aviez renvoyé sans argent parce que vous aviez votre tailleur à payer. Eh bien ! voici votre facture, monsieur. — Tableau.

Une leçon de calcul.
Le fils d'un boucher avait de grandes difficultés pour apprendre le calcul des fractions, bien que son maître d'école fit tout son possible pour le lui enseigner. Lassé, il lui dit un jour :
—Voyons, supposons qu'un client vienne chez votre père, pour acheter cinq livres de viande, et que celui-ci n'en ait plus que quatre, que ferait-il ?
—Oh ! répondit le fils du boucher, c'est bien simple, il donnerait un coup de pouce à la balance pour compléter les cinq livres.

Naïveté.
Un prestidigitateur. — Y a-t-il quelqu'un parmi l'honorable compagnie qui pourrait me prêter un franc en argent ?
Une voix dans l'auditoire. — Je n'ai pas un franc sur moi, mais voilà quinze sous en cuivre ; quelqu'un pourra, sans doute, parfaire le restant.

Un Marseillais explique à un Parisien comment le Russe est son frère.

—Té ! c'est facile à comprendre ! Il est Russe et slave ; s'il se lave, il se nettoie ; s'il ce n'est toi, c'est donc ton frère...

Le brossier est l'artisan qui fait des brosses et aussi l'industriel qui, employant l'ouvrier, les vend fabriquées.

Les mots "brosse" et "brossier" ont différentes significations, ou plutôt ont des acceptions hétérogènes.

Un domestique "brosse" les habits de son maître. Un joueur heureux "brosse" son adversaire. Dans une rixe le vaincu a reçu une "brossée" du vainqueur. Un cerf qui court dans le fourré écarte les branches en passant "brosse" le bois. On dit d'un bon peintre qu'il a une belle "brosse" et de bien des gens, hélas ! qu'ils se "brossent" le ventre.

En classe.
Le maître. — Pouvez-vous me citer un mot en *ail* dont le pluriel soit en *aux* ?
L'élève. — Oui, m'sieu : marmaille, marmots.

UN OBSTACLE

Danlevent. — Tu vois cette jolie fille ?
Colenzinc. — Oui, après ?
Danlevent. — Elle vaut un million et il fut un temps où j'aurais pu la marier ?
Colenzinc. — Pourquoi que tu l'as pas fait ?
Danlevent. — Elle n'a pas voulu de moi, sans ça...

L'ORGUEIL

Sur le front de cet homme ont neigé les hivers
Sans nombre, et dans la vie il marche solitaire.
Sans souci de la foule et du monde pervers :
Son existence est pour tous un profond mystère.

Les rides de sa race accusent les revers
Terribles, sur lesquels il sut toujours se taire,
Connaisant les amis ondoyants et divers,
Sans révolte acceptant de rester prolétaire.

Le front levé, l'œil, il porte un air hantain.
Des autres dédaigneux, quel que soit son destin,
Vaincu du Sort qu'étreint la plus noire misère !

Droit devant le suaire et devant le corceuil,
Quand sonnera le glas de son heure dernière,
Il mourra noblement, drapé dans son orgueil.

L'AVARICE

Depuis trente ans, tout les matins, le triste hère
Quitte sont galetas et, morne loqueteux,
Se dirige à pas lents vers le square Saint-Pierre
Où, comme lui, s'en vont d'autres calamiteux.

Il a sa place au pied d'un escalier de pierre,
Et s'y tient le jour. Avec un air honteux,
Qu'il prend en arrivant, il a sous la paupière
Une éternelle larme au bord des yeux miteux.

Il demande tout bas et l'on entend à peine,
Mais le passant devine, et dans sa main l'aubaine
Tombe : tous ont pitié de ce vieil indigent.

—Le soir, dans son taudis, il s'enferme et la face
Illuminée, il ouvre un coin de sa paillasse
Et contemple, béat, un tas d'or et d'argent.

ALPHONSE BOUBERT.

L'HEURE DES REPAS

Elle. — Que venez-vous faire à sept heures du matin, Monsieur le vagabond ?
Lui. — D'jeuner... mon amour, d'jeuner... s'huis n'avance... m'en vais... alors.

COMPLIMENTS DE LA SAISON



—Vous n'avez pas honte de mendier fort, comme vous l'êtes ?
—Ah ! Madame, c'est la seule profession qui permette à un homme bien élevé d'adresser la parole à une jolie femme sans lui avoir été présenté.

LES ANCÊTRES

I

Ils sont vieux ; Dieu, qu'ils sont vieux !

Des nombreux hivers vécus les frimas demeurent sur leurs têtes — monts aux neiges éternelles ; sur leurs joues ridées demeure le carmin des printemps vécus — roses fripées, mais encore roses ; un sourire charmant illumine leurs bouches, leurs prunelles sont calmes et limpides, et l'âge orne leurs fronts de son diadème de sérénité.

En quels temps tranquilles, en quels temps sans fièvres ni heurts ont-ils donc vécu ? On dirait qu'ils ont ignoré les tempêtes qui brisent et les chagrins qui consomment.

Dans leur retraite où bourdonne seulement le silence de la plaine, voici qu'arrive un grand jeune homme pâle, à l'œil plein d'inquiétude, et si las d'allures.

Et tout de suite, avec angoisse, l'aïeule demande :

— Pourquoi, mon enfant, cette pâleur et cette mine lasse ?... Et pourquoi tant de tristesse dans tes yeux ?

Dis-nous quelle peine rend ta bouche si grave ? L'enfant ne voulut rien dire.

Aucune peine, en vérité, mais la vie seule le faisait pâle et triste — la vie sans horizon et vide de sens !

L'aïeul, devant cela peut-être, parla ainsi :

— Demeure avec nous et tu retrouveras insouciance, rires et bonheur de tes premiers ans. Nous t'apprendrons à priser les fleurs que Dieu créa pour nous charmer, les nuits qu'il créa pour apaiser nos fièvres, et les étoiles qu'il créa pour grandir notre âme jusqu'à lui.

— Eh bien ! je demeurerai ici, dit l'enfant.

II

Or, le jeune homme tomba malade.

Dans son lit aux rideaux blancs, dans son lit blanc il dort paisiblement, tandis que l'aïeule veille à son chevet — ô la maternelle aïeule !

Soudain, il s'agite et frissonne, puis ouvre de grands yeux hagards où des feux étincellent, et il divague à mi-voix :

— Je vois deux flammes — deux cœurs, croirait-on, qui se poursuivent, et voici que tout à coup l'un dévore l'autre.

— Ce n'est rien, répond l'aïeule avec effroi ; c'est seulement le vent qui vient d'agiter et d'éteindre les flambeaux. Dors, mon enfant.

— Je vois s'avancer un chien furieux avec deux prunelles rouges de sang. Arrêtez ce chien furieux...

— Dors, mon enfant. Les prunelles que tu vois, c'est la lune rousse qui se réfléchit et court dans la vitre qui tremble.

— Je vois un cimetière où vont des squelettes drapés en des lin-céuls blêmes. — O leurs yeux de phosphore ! — et ces squelettes cadencent une musique étrange en me faisant signe d'aller vers eux.

— Ce ne sont point des squelettes que tu vois, mais les peupliers que la lune drapait de sa lumière blême, que la brise berce de sa douce chanson, à travers lesquels scintillent des étoiles — prunelles phosphorescentes !

— Je vois maintenant venir à moi des vierges vêtues de robes bleues et blanches. Combien roses leurs lèvres, candides leurs fronts et tendres leurs regards !

— Dors, cher enfant : les vapeurs blanches et bleues qui se balancent dans la plaine, qui se partagent au soleil levant, que le soleil empourpre à peine, sont les vierges que tu vois.

III

Le jeune homme, hélas ! revint bientôt de ses songes fous et charmants, et avec quelles amertumes dans l'âme ! Le monde entrevu n'était que vision éphémère, et le bonheur saisi qu'un leurre.

Il gémit. Et la réalité lui parut ridicule et sinistre autant que naguère.

PRÉSENT DE VALEUR



Hastein. — Me bronez-vous pour un smugler Mister ovisier ta touane. C'êtré ein gatteu pour mein betit vis. Gompfen te trois, chai à bayer ?



M. Hastein (chez lui). — F'la ce gue chapel'e ein animal padi pour les avaires.

IV

L'aïeule, pourtant disait :

— Regarde, mon enfant, comme sont superbes ces fleurs. Ne veux-tu pas admirer la splendeur des fleurs et aspirer leurs délicieuses senteurs ?

Il disait aussi :

— Quelles ravissantes choses murmurent les oiseaux. Ecoute donc les célestes cantiques des oiseaux que tu entends.

Il disait encore :

— Imprègne-toi, ô mon enfant, du bienfaisant calme des nuits. Ne veux-tu pas rendre ton cœur meilleur ?

Le jeune homme répliqua :

— Fi des nuits calmes où ruissellent les étoiles ! fi de la chanson des oiseaux, et des fleurs splendides ! De ce monde-ci je ne veux rien aimer, à cause de ses tâches. Je rêve d'un monde autre, où les hommes seraient très bons et les femmes belles et bonnes pareillement, où les fleurs auraient des parfums inconnus, où s'entendraient des musiques infiniment douces et vagues.

IV

L'aïeule dit à l'aïeul :

— Comme notre enfant dort aujourd'hui d'un sommeil long et tranquille ! Pourtant dans la vasque de la fontaine, au milieu du jardin, le soleil mire son visage de feu : voici midi. Laissons dormir notre enfant, puisqu'il repose si paisiblement.

Après un moment, l'aïeule dit encore, avec un vague effroi cette fois :

— Comme notre enfant sommeille longtemps ! Doucement, sans bruit, si nous allions le voir dormir ?

Et les ancêtres montent à pas discrets.

Derrière les rideaux blancs, dans le lit blanc, le jeune homme repose, immobile et calme, le visage empreint d'une paix ineffable et, sur les lèvres, un demi-sourire — un sourire triste et si las !

En vérité, comme il dort d'un sommeil tranquille ! Son souffle même éteint.

L'aïeule, soudain, pousse un cri déchirant : l'enfant était mort en rêvant au paradis.

L'aïeule, pleurante, tombe dans les bras de l'aïeul, qui pleure.

Alors elle sanglote :

— Pourquoi restons-nous ici, ô nous couverts de givre, puisque ceux que le printemps fleurit de ses roses s'en vont !

Et les ancêtres pleurent dans les bras l'un de l'autre, demandant à mourir eux aussi.

EN BATEAU

— L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux a recherché d'où provenait cette expression familière "monter un bateau," et voici la curieuse lettre qu'il a reçue :

"Le jeu des bateaux est toujours fort à la mode, écrivait, en 1773, une dame de la cour. On vous suppose dans un bateau prêt à périr avec les deux personnes que vous aimez ou que vous devez aimer le mieux, et ne pouvant en sauver qu'une ; et l'on a l'indiscrétion de vous demander quel choix vous ferez !

Ce jeu, qui ne paraît

pas fort gai, plaît beaucoup en ce moment.

On a fait pour la comtesse A... un bateau bien intéressant : il était rempli par sa mère, qui ne l'a point élevée, qu'elle connaît à peine, et par sa belle mère, qu'elle aime avec la plus vive tendresse. Elle a répondu : Je sauverais ma mère et je me noierais avec ma belle mère."

MÉDITATION HEUREUSE

Un jeune poète, qui n'a pas encore trouvé à publier un ligne, cause avec un de ses amis.

— Tu es songeur ! Qu'as-tu donc ?

— Je médite, fait l'ami.

— Veinard ! dit le poète, je voudrais bien pouvoir méditer, moi aussi...

CHRONIQUETTE



Je lisais tranquillement, sans penser à mal, les journaux dans la salle de la rédaction du SAMEDI lorsque je fus brusquement dérangée par un sonore :

— Pomponnette !

C'était le grand chef de la rédaction, un vieil ami à moi, qui m'interpellait ainsi.

— Quoi ? répondis-je assez brièvement, n'aimant pas à être dérangée.

— Pas aimable, ce matin la chroniqueuseuse.

— Possible, mais ce n'est pas pour me le faire savoir que vous m'avez interrompue dans ma lecture ; voyons, qu'il y a-t-il encore ? Ça n'en finit jamais quand on vient vous voir.

— Oh ! me voir, si vous disiez, voir les journaux ce serait plus conforme à la vérité.

— Bref ?

— Bref, c'est le numéro du jour de l'an ; la simple politesse veut que nous souhaitions la bonne année à nos lecteurs et lectrices ; à vous le pompon pour les compliments, je compte sur vous : c'est dit, hein ?

Et voilà pourquoi c'est votre servante qui a cette année l'honneur et le plaisir de présenter aux lectrices et aux lecteurs du SAMEDI, à tous ses amis, les souhaits les plus sincères pour leur bonheur et leur prospérité.

Sera-t-elle heureuse, pour tous cette année 1895, dans laquelle nous allons entrer ?

Le chérubin qui, sur notre première page tient le sac aux surprises, en sait là dessus beaucoup plus que moi.

Que donnera-t-il à celle-ci ou à celui-là ?

O, vous qui avez le bonheur d'être assez jeunes pour espérer trouver enfin la voie fleurie qui conduit au bonheur, tâchez de recevoir le talisman qui vous fera voir cette route et surtout, faites en sorte que le talisman reçu, le désir satisfait, vous conserviez encore quelques unes de ces illusions que l'expérience, même celle du bonheur, dissipe si rapidement.

A vous, enfants ! inconscients de l'époque heureuse que vous traversez, je vous souhaite de ne jamais connaître les poignantes douleurs des orphelins. A vous les jeunes qui vous préparez à la lutte pour l'existence je souhaite une jeunesse bruyante, exubérante, en dehors, pourvu qu'à côté du plaisir honnête on trouve les études sérieuses.

A vous, jeunes filles, que puis je vous souhaiter ? si ce n'est une bague de fiançailles offerte par un bon et brave garçon plus riche d'avenir que d'écus dûs au passé laborieux de ses ancêtres.

A vous, jeunes gens, je ne puis mieux souhaiter qu'une bonne femme plus au courant du ménage, de la cuisine et du raccommodage que de ce qui s'est passé au temps des guerres puniques ou de ce qui se passe lorsque l'acide tungstique se trouve, sans le vouloir probablement, en présence d'un sulfhydrate de sulfure.

Les femmes fortes comme des hommes, ins-

truites comme des hommes, raisonnant, discutant comme eux c'est bon pour... les autres que ça amuse, mais ça ne vaut rien pour soi, pour la maisonnée, pour le nid.

Aux militaires je souhaite, comme on dit, un galon de plus ; aux employés une augmentation fabuleuse de leurs appointements ; aux travailleurs du travail ; à tous riches ou pauvres le bonheur, la santé et le calme de la conscience, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur et de plus réconfortant sur cette terre.

On est tout à la joie cette semaine, mais gare à la semaine prochaine, celle qui suivra le jour des étrennes, pendant laquelle se fera les comptes, les bilans, les balances de ce qu'on aura reçu et donné, et de ce qui restera des cadeaux !

Que de polichinelles mutilés ! que de chevaux de bois immolés ! que de porte-monnaie mis à mort !

Où va ce monsieur, à la mine si profondément triste ? A un magasin à trois boules, obtenir quelques piastres en échange de quelques bijoux ! Il faut bien manger jusqu'à la fin de la semaine, jusqu'au jour de la sainte-touche, et il a dépensé son dernier dollar pour un bouquet destiné à la femme du boss.

Quel est ce monceau d'apparence désolante ? Celui des amitiés restées sur le carreau. Il faut si peu de chose pour tuer les amitiés fin-de-siècle !

Une carte de visite arrivée trop tard ; des bonbons qui ont manqué à l'appel ; un cadeau qui a trahi par son insuffisance l'espoir qu'on fondait

sur lui, et voilà des relations qui n'en reviendront pas.

Car la fièvre du moment passée chacun passe les événements en revue :

— La famille Bouleau a-t-elle donné ?... Non ?... Rayés des cadres de notre salon, la famille Rouleau !... Les Bouleau ?... N'ont pas paru pendant tout le temps de la période des cadeaux... Portés comme déserteurs et privés de tout droit à nos sympathies... Les Garlebu ?... Se sont très bien conduits et méritent de l'avancement. Le mari a apporté une superbe japonnaiserie de chez Carsley, ça mérite une récompense. On ne les invitait qu'aux soirées où l'on avait besoin de danseurs, désormais on les invitera aux grands dîner trimestriels...

Et ainsi de suite.

C'est l'affligeante revue qu'après les étrennes passe l'arithmétique des salons, des égoïsmes, des gens du monde.

Décidément c'est pas beau le monde et toutes ces grimaces de convention, tous ces échanges forcés de cadeaux calculés, pesés, évalués suivant les bénéfices qu'on en peut tirer, ne valent pas la bonne et franche poignée de main et les souhaits sincères que les pauvres gens échangent entr'eux.

POMPONNETTE.

L'homme de lettres est un bipède à plumes d'oie, à plumes de paon, à plumes de coq, à plumes d'aigle, à plumes de cygne, à plumes de corbeau, mais souvent aussi, hélas ! à plumes de serin.

PREUVE D'AMOUR



Hubert. — Tu dis qu'elle t'a encouragé ; mais encore, comment ?

Guillaume. — Elle m'a dit que toute la fortune de son père lui reviendrait.

CE QU'ON ENTEND AU BAL

(Pour le SAMEDI)

I

—Non, mais regardez un peu comme ces gens-là dansent. C'est d'un laid !
 —Qu'est-ce qu'ils dansent ?
 —Ils n'en savent rien eux-mêmes.
 —Ils n'y en a pas deux qui font le même pas.
 —Et pas un qui garde la mesure.
 —Pas plus que la musique du reste.

II

Horace. — Georgette vois donc Jacques et mademoiselle Parisiana, quel beau couple ça fait : ils dansent à ravir.

Georgette. — Jacques est un bon cavalier.

Horace. — C'est le couple le plus gracieux qu'on puisse voir.

Georgette. — Oui, Jacques est l'élégance même.

III

Ils sont assis sur les marches de l'escalier.
 —Voudriez-vous me faire le plaisir de m'accorder la prochaine danse, si vous n'êtes pas engagée ?

—Avec plaisir, mais je crois que mon programme est bien rempli.

—Voulez-vous me permettre d'y jeter un regard ? — Ah ! merci. — Vous avez promis à Henri Lhermitte.

—Henri est un excellent garçon.

—Je n'ai jamais dit le contraire. Danserez-vous avec lui ?

—Je ne pense pas.

—Pourquoi ?

—Oh ! je...

—Voulez-vous danser avec moi, alors ?

—Ah ! non, par exemple, Henri en serait contrarié.

—Alors, pourquoi ne dansez-vous pas avec lui ?

—Parce que je préfère causer avec vous.

—Vrai ! êtes-vous sérieuse ?

—En doutez-vous ?

—Et à quoi dois-je attribuer cette préférence ?

—Simplement à ce que je ne vous connais que

de ce soir et que vous n'avez pas encore pu dépenser tout votre esprit.

Il s'éclipse et elle va danser avec Henri.

IV

Eux aussi étaient sur l'escalier, mais plus haut. Lui était un espèce de géant couvrait quatre ou cinq marches avec ses bras et ses jambes. Elle, une petite fée, mince, tenue mais gracieuse, ne savait vraiment sur quelle marche s'asseoir pour être à la hauteur de son partenaire et sautait de l'une à l'autre pour se mettre à son niveau.

—J'espère que la nuit sera belle ; remarqua le géant.

—Pourquoi ? demanda la petite fée.

—Parce que sans ça on sera mouillé à la sortie, eh ! eh !

—Quelle jolie robe vous avez-là, continua le géant.

—L'aimez-vous ?

—Beaucoup ; elle est verte ?

—Non, bleu moiré.

—Bleu, quoi !

—Moiré.

—Eh ! Eh !

—Une moire antique, vous savez.

—Je ne le croirais jamais ; on la dirait neuve.

—Elle l'est, remarqua avec étonnement la petite fée.

Un silence.

—Votre robe est décidément délicieuse.

—Trouvez-vous qu'elle me sied ?

—Eh ! Eh ! qu'est-ce qui ne vous irait pas, il faut si peu de chose pour...

—Pardon, maman veut me parler.

V

Ils passent pour deux beaux esprits. Lui trône dans un grand journal ; on cite ses bons mots. Elle, est un bas bleu toujours en vedette dans les cérémonies artistiques, musicales.

Ils se promènent en causant et en posant pour la galerie.

—Avez-vous vu le dernier tableau acheté par Sir Donald Smith ?

—Non, répondit-elle.

—Ni moi.

—De qui est-il ? — Je ne sais.

—Que représente-t-il ? — Je l'ignore.

Une pause.

—Avez-vous lu le dernier livre de Bourget ?

—Où est-il ? — Oui.

—J'en ai lu des passages.

—Moi, aussi.

—Pourquoi me demandez-vous, cela ? — Rien pour savoir.

Autre pause.

—Vous aimez la musique, mademoiselle ?

—Passionnement.

—Moi, aussi ; avez-vous été au dernier concert du quatuor de Perlimpipani ?

—Non, mais je brûle d'en voir d'y aller.

—Moi, aussi.

—Réellement ? — Comme je vous le dis.

—Il doit jouer lundi prochain au Windsor.

—C'est fâcheux, je serai à Ottawa.

Et cela continue plate-ment, bêtement, pendant toute la soirée.

Oh ! ces dialogues de bal !

UN MENTEUR

Premier étudiant. — Est-ce que ton malade est mort ?

Deuxième étudiant. — Il dit que non ; mais sa réputation de menteur est si bien établie que je n'en crois pas un mot.

QUEEN'S THEATRE



MARIE BURROUGHS

La célèbre actrice, Miss Marie Burroughs, jouera au Queen's toute la semaine du jour de l'an et paraîtra dans deux des meilleures pièces anglaises connues. La première partie de la semaine, avec matinée extra le mardi, sera consacrée au *Profligate* par M. A. W. Prices, l'auteur du *Second M. Furguard* qui a eu tant de succès en Angleterre et en Amérique.

La seconde partie de la semaine on donnera *Judah*, le grand drame de Henry Arthur Jones. Les décors originaux paraîtront dans les deux pièces.

Miss Burroughs jouera avec M. E. S. Willard si favorablement reçu à Montréal. M. Willard a parlé de la scène en termes enthousiastes de la tournée de Miss Burroughs, et on peut dire que ses prédictions se sont réalisées.

THEATRE ROYAL

La vie des esclaves aux Etats-Unis, avant la guerre, est fidèlement reproduite dans la production remarquable que la Compagnie de Whallen et Martell donne au Théâtre Royal sous le titre de "*The South before the War.*"

Cette pièce sera jouée toute la semaine de Noël le soir et en matinées.

Les rôles sont très bien tenus surtout par MM. Charles Howard et Billy Williams. Miss Joie Earl remplit le principale rôle des personnages "blancs", les autres rôles sont tenus par des artistes de couleur. On voit dans cette pièce un orchestre de 15 musiciens excentriques, tous de jeunes nègres ; ils paraissent plusieurs fois dans la pièce.

La semaine prochaine : "*The Captain's Mate.*"

SES PRÉFÉRENCES

Recorder. — Comment un homme de votre force s'est-il laissé à moitié assommer par une bande de gamins ?

Témoin. — Parce que je préfère un lit blanc dans un hôpital à un lit de bois dans une cellule.

LE MAITRE DE LA MAISON

Jean. — Ma femme veut faire sa volonté en toutes choses.

Pierre. — Tu l'as mal dressée, vieux ; la mienne n'est pas comme ça, je l'ai habituée à se contenter d'avoir la caisse, le passe-partout et le dernier mot.

CADEAU DE NOEL

Lui. — As-tu enfin décidé ce que tu voulais donner à ta tante ?

Elle. — Non ; mais comme c'est une vieille fille et qu'elle n'a pas eu trop de plaisir dans la vie, nous pourrions lui écrire une lettre d'amour anonyme.

LE MENU DU JOUR DE L'AN



Vieux garçon (à sa maîtresse de pension). — Comprends pas, madame que vous me dérangiez pour une chose si simple. Vous dites qu'un gigot c'est pas suffisant pour un dîner de six personnes. Mettez-en deux, trois si vous voulez ; je ne donne qu'un dîner par an, mais je veux bien faire les choses.

COMMENT LES ENFANTS SAGES COMMENCENT ET FINISSENT L'ANNÉE



“NOTRE PÈRE QUI ÉTES AUX CIEUX.”

LE NOUVEAU-NÉ



FAITES RISETTE AU BON MONDE.

LE VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



Est-elle morte ?

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

C'était la veille du jour de l'an ; toute la famille était assemblée dans la maison paternelle, la maison des aïeux, où des générations d'hommes de valeur et de belles et honnêtes femmes s'étaient succédées depuis le jour où l'officier du régiment de Carignan qui l'avait bâtie était venu y chercher un repos bien mérité.

Bien située, au milieu d'une région légèrement accidentée, elle offrait un charmant lieu de rendez-vous à toute la jeunesse de la famille, qui ne manquait pas de s'y réunir, autour des grands parents, deux ou trois fois l'année.

L'été on canotait sur les lacs des environs ; l'automne on chassait et l'hiver les pentes plus ou moins raides des ondulations de la région étaient témoin des parties de traines les plus folles.

Les enfants mariés étaient déjà arrivés avec leurs enfants ; le train devait amener dans la journée d'autres parents et deux filles non mariées, parties pour Montréal avec une liste d'achat d'une longueur démesurée.

A l'heure exacte on entendit les grelots du traîneau de famille amenant les invités en retard. Les arrivés se précipitèrent sur le perron pour les recevoir et les embrasser.

Derrière les parents on apercevait, dans la pénombre, deux bonnes têtes de serviteur, comme il n'y en a plus de nos jours. C'étaient celles du vieux cocher de la famille, la servant depuis trois générations, et de sa femme, ayant élevé toute cette folle jeunesse qui l'embrassait avec joie.

— Eh ! vieux ; ça me f-nd le cœur chaque fois que je vois nos deux demoiselles au milieu de tous nos enfants. Pourquoi qu'elles ne veulent pas se marier ?

— Pourquoi qu'elles se marieraient ? répondit le cocher à sa femme ; elles ont de bons parents, une maison confortable, tout ce qu'il faut pour rendre des filles heureuses.

— Un mari ! c'est un mari, même quand il est laid et pas plus gros qu'une puce ; et puis, Madame ça fait mieux que Mademoiselle.

— Possible, mais mademoiselle Eveline ne se mariera plus. Elle n'est plus jeune et elle a donné dans la peinture maintenant.

— Ça me fait pitié ces idées artistiques, comme elle dit. Elle s'habille en chien fou ; ses jupes ne tiennent que par des épingles. Elle fait mon désespoir. La seule manière de la ramener à la raison, c'est de la marier ; mais personne n'en veut ; c'est pourtant une bonne et brave fille.

— Elle est musicienne et chante bien, remarqua le cocher qui avait des prétentions musicales, ayant dans son jeune âge chanté à l'église.

— C'est vrai ! mais elle ne veut jamais chanter ; et boude quand sa mère le lui demande.

— Ah, voilà mademoiselle Elise, qui descend ; elle a mis son costume de couverte ; elle ne peint pas tant que sa sœur, mais elle ne perd pas de

temps pour s'amuser, comme ses parents s'amusaient dans leur jeune e. Ah ! ah ! ma vieille, regarde donc qui vient là-bas, c'est le jeune Léon Lamirande ; il a son *bob-sleigh* avec lui ; je suis sûr qu'il vient chercher mademoiselle Elise pour faire une partie. Quel beau couple ça ferait, hein ! la mère ?

* *

— Voulez-vous descendre quelques côtes, Mademoiselle, Jean est au village avec mon traîneau ; il nous remontera en quelques minutes ?

— Avec plaisir ; mais à une condition : vous me promettez de ne pas verser. Vous savez je ne vous le pardonnerais jamais.

— Le temps est magnifique ; la neige est excellente, fiez-vous à moi.

Léon Lamirande était un *sport* dans l'acception vraie et honnête du mot. Bien fait, fort instruit, ayant une physionomie franche et intelligente, il possédait une fortune qui pour n'être pas grande assurait son indépendance. Léon, était ce que les mères appellent un bon parti.

— Êtes-vous prête, Mademoiselle ?

— Oui, cria Elise qui était retournée à la maison chercher quelqu'article de toilette.

Elle monta sur le traîneau.

— Je suis prête, Monsieur Lamirande ; mais vous savez, pas d'imprudence ; je connais votre hardiesse, inutile de m'en donner des preuves.

— Soyez sans crainte, j'ai conscience de ma responsabilité et de la valeur de mon chargement, ajouta-t-il en riant.

Et il lança son traîneau, venant d'un bond se placer derrière sa gracieuse voyageuse.

— Bravo ! s'écria la jeune fille que la rapidité de la course enthousiasmait.

Ils filaient, habilement guidés par le jeune homme, descendant avec une vitesse vertigineuse vers la vallée.

La journée était froide, mais éclairée par un soleil radieux émaillant l'air de paillettes diamantées ajoutant à la beauté du paysage.

— Je comprends que vous aimiez ce sport ; je l'aime aussi, mais je ne me suis jamais risquée sans la compagnie d'un de mes frères.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas confiance en mes talents et je tiens beaucoup à ma petite personne.

— Comme vous avez raison ! c'est la personne la plus charmante que je connaisse ; mais vous reviendrez sur mon traîneau, n'est-ce pas ?

— Oui, peut-être ! comme nous filons, c'est délicieux.

— Mademoiselle, voulez-vous que nous voyagions toujours ensemble dans la vie ? Voulez-vous être ma femme ?

Il l'aimait follement depuis longtemps ; ne le lui avait jamais laissé voir ; n'avait pas l'intention de le lui avouer ce jour-là ; l'air vivifiant de la montagne était seul responsable de son audace, de son aveu et de sa demande.

Elle ne répondit pas.

— Mademoiselle Elise, — puis-je vous appeler ainsi ? — voulez-vous être ma.....

Il se pencha vers elle pour mieux saisir sa réponse, oublieux du danger que faisait courir à sa bien-aimée un seul moment d'inattention et ne s'aperçut que trop tard que son *sleigh* déviant légèrement venait de s'engager sur une pente où il lui serait impossible de le diriger et encore moins de l'arrêter.

Ils filaient droit sur une masse de neige durcie, amoncelée au bas de la côte ; ils l'atteignirent et la heurtèrent avec force.

Lorsqu'il se releva il vit la pauvre jeune fille, étendue sur la neige, évanouie : un mince filet de sang coulait de sa louchette.

Seigneur ! avait-il tué celle qu'il aimait ?

Tendrement, il la dégagea des débris du *sleigh* et de la neige qui l'avaient recouverte et se penchant sur elle avec angoisse il approcha son oreille de sa bouche ; il n'entendit rien.

Est-elle morte ? se demanda-t-il avec terreur.

Il s'approcha plus près encore ; sa joue touchait presque ses lèvres ; rien ! toujours rien ! c'était plus qu'il ne pouvait en endurer ; il s'approcha plus près encore et crut enfin sentir sur sa joue le souffle de sa respiration.

Fou de joie ; inconscient de ce qu'il faisait, il la prit dans ses bras, l'embrassa en murmurant des paroles d'amour qu'elle ne pouvait entendre.

Enfin, elle ouvrit les yeux et le regarda en souriant.

— Pourrez-vous me pardonner ? êtes-vous mieux ?

— Léon, est-ce vous ? dit-elle d'une voix à peine intelligible.

C'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi, et son nom passant par ses lèvres calma son âme agitée.

— Oui, chère amie ; êtes-vous blessée ? dites-moi, êtes-vous blessée ?

— Je ne pense pas ; simplement secouée. Je crois que je me suis évanouie ? Merci, Léon, elle regarda en souriant le jeune homme qui essayait de son fin mouchoir sa joue tachée de sang.

— Mon amie, murmura-t-il, en la soulevant délicatement, vous ne pouvez rester ici, le froid est dangereux. Voulez-vous me permettre de vous porter jusqu'à la maisonnette que vous voyez là bas ?

— Je crois que je peux marcher ; je me sens beaucoup mieux, et ses joues se colorèrent faiblement.

— Me pardonnez-vous tout ? demanda-t-il sans la regarder.

— Oui — tout.

— Vrai — oh ! ma chérie, voulez-vous être ma femme.

Elle baissa lentement la tête, l'appuya sur la poitrine du jeune homme et faiblement répondit : oui.

* *

Ce dîner du jour de l'an avait été particulièrement joyeux, pourquoi ? peu le savaient, mais on sentait le bonheur dans l'air.

Au moment où selon une vieille coutume on avait appelé les serviteurs pour boire avec eux à la santé de tous, le grand père se leva.

— Attendez, dit-il, avant que nous portions la santé à tous, je vous demanderai de boire à celle d'un jeune couple qui dîne ce soir avec nous.

Les convives se regardèrent étonnés et la vieille servante entendant parler d'engagement en laissa presque tomber son verre de surprise.

— Oui, continua le grand-père, buvons aux fiançailles de ma petite Elise avec Léon Lamirande.

— Là, souffla le cocher à l'oreille de sa femme, que dis-tu de cela ? en voilà une de mariée.

— Jamais je ne l'aurais cru, jamais ; qui aurait pu penser à cela ?

Et elle courut serrer la jeune fille dans ses bras ; deux bons baisers sur ses joues humides de larmes fut sa récompense.

Le toast de l'aïeul fut bu avec un enthousiasme indescriptible ; les verres se choquaient, les convives riaient, pleuraient même, tous félicitaient les jeunes fiancés et les embrassades se seraient indéfiniment prolongées si quelqu'un ne s'était écrié : " Mais où donc est Eveline ? qu'est-elle devenue ? Elle était là il y a quelques minutes.

Eveline avait bon cœur, et sa mère sachant que le bonheur de sa sœur n'avait pu la contrarier, allait, dans son inquiétude, sortir de la salle à manger pour voir ce qu'elle avait, lorsque la porte s'ouvrit et Eveline parut donnant la main à l'un des invités, le Docteur Médico.

— Pendant que vous y êtes, cher grand-père, vous pourriez, si toutefois cela vous agrée, boire à la santé d'un autre couple.

Médico était connu pour un timide, mais un honnête homme et un brave cœur, aimé et béni à dix lieues à la ronde par tous les pauvres du pays, aussi les verres se levèrent-ils en l'honneur des seconds fiancés avant même que le grand-père eût dit un mot.

— Eh ! ma vieille, dit le cocher à sa femme, le mariage c'est comme la grippe, ça se gagne. C'est égal, quand ton artiste en peinture voudra faire le portrait d'une petite sournoise elle n'aura qu'à se regarder dans une glace. Oh ! les femmes ! la meilleure... enfin suffit, je me comprends.

LEFURET.

IN EXTREMIS

Un domestique entre d'un air effaré, à onze heures du soir, chez le docteur X..., et lui dit :

— Mon maître vous prie, monsieur le docteur, de passer chez lui à l'instant même.

Le docteur qui venait de se coucher, se lève précipitamment et accourt chez son client et ami :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Oh ! rien, nous avons seulement besoin d'un quatrième pour notre whist.

Le docteur a perdu, mais il a gagné ses honoraires.

C'ÉTAIT EN 1894



Madame (1er janvier 1 h. a. m.). — Tu as encore bu !
Monsieur. — Pas ch't'année ; l'an dernier, possible... ai pris l'pérance... pour quat'vingt-quinze...

IL DONNE SA MESURE



Mlle Bémole. — Ne pensez-vous pas que Julie joue ce nocturne, un peu trop vite ?
M. Livoit. — Trop vite ! au contraire, jamais elle n'arrivera trop vite à la fin, pour moi, tout au moins !

UN LAFONTAINE ANGLAIS

Entendu un soir de jour de l'an, après un excellent dîner.

MÈMES ET MESSIEURS,

(D'un air très sombre). Je riais comme un bossu... en dedans... comme un bossu anglais... Je venais de entendre two fêbles de mossié Fontaine, very amioisant. Je avais reteniu ces fêbles très bien et je vais les raconter à vó, pour que vous riez... pas en dedans... tout haut... comme les bossus français... Voici mes fêbles :

LE RENARD ET LES RAISINS

Mossié renard un beau matin
Il voyait sur un mur du très jaoli raisin
Et comme il était fort gourmande
Il disait : " Aoh ! je vais régaler moa bécoup !"
Il allongait déjà le cou

En ouvrant sa bouche fort grande
Mais le méchant raisin il habitait trop haut,
Le renard avait beau se soulever... pas mèche !
Même en faisant un très grand saut
Il avait le gorge tout sèche.

Mais comme il était fort malin
Il disait pas qu'il était trop petite
Mais il disait : " Aoh ! ce raisin
" Il est gâté... ça se voit tout de suite...
" Il est tout plein de vers et bon pour les gougons !"

MORALITÉ DE MOSSIÉ FONTAINE

Les gens spiritouels ils sont jamais ronchons !"

MORALITÉ DE MOA, BOCOUF PLEOUS JAOLIE

Quand vous vous ferez la cour à une très jaolie femme, et qu'elle dira à vó : " Flioute !..." fâchez pas... disez à vó tranquillement : " Aoh ! elie était very laide... J'en voudrais pas pour mon belle-mère."

LA POULE AU COCOS D'OR

Un paysan, très bécoup fort avare
Avait dans son basse-cour
Un poule qui chaque jour
Pondait un coco tout en or. Ce était rare !
Aoh ! ce était un poule épatant !
Le paysan, qu'elle était bête :
Il se dit un matin en grattant loui son son tête :
" Ce était embêtant
" D'attendre que le jour tout entière il s'écoule
" Pour avoir seulement un petit coco d'or !
Si je touais le poule ?
" Dans son ventre il avait pour sûr un gros trésor."
Aussitôt il prenait son couteau de cuisine
Et crac !... il guillotine
Le pauvre petit poule !... il cherchait dans le cou
Rien !... dans le estomac, rien !... dedans le poitrine,
Rien encor !... il faisait un nez comie bécoup.
" Aoh ! je cherchais pas bien " qu'il disait, l'imbécile,
Et il ouvrait le intestin.

Mais ce était pas dillicile.
De deviner ce qu'il trouvait-là, c'est certain.
Ce était pas de l'or, mais... du petit crottin !

MORALITÉ DE MOSSIÉ FONTAINE

Quand un poule il pondait tous les jours un richesse
Il fallait laisser loui mourir de son vieillesse !

MORALITÉ DE MOA, BOCOUF PLEOUS JAOLIE

Quand vous aurez des bons akchieunes, des bons obligachionnes... des bons valeurs very sioures... toucher les revenious... régulier... mais vendez pas les bons titres... sans ça, après, vous ferez un nez comme le paysan bête de mossié Fontaine.

COMME ELLES SONT TOUTES...

SCÈNE I

(Un petit salon, le soir, sous la douce clarté des lampes encapuchonnées d'abat-jour dernier genre — papier rouge et noir, froissé — Monsieur et Madame, chacun dans un fauteuil, devant la cheminée, lisent).

(Silence morne)...

MADAME (jetant brusquement le journal qu'elle faisait semblant de lire).— Enfin, monsieur, — vous ne me ferez pas accroire que ces vers, que vous avez signés, — que — vous — a — vez — si — gnés — ont été écrits pour moi !...

MONSIEUR. (Un peu interloqué). — Hein ? mes vers, (à elle) mais voyons, et l'anagramme ?...

MADAME — Je m'en moque ! Il n'y a pas d'anagramme qui tienne ! Ces vers n'ont pas été écrits pour moi ! Ne dites pas non !...

MONSIEUR. (Qui s'est juré d'être patient). — Je ne dis pas non, je ne dis rien...

MADAME. (qui s'énerve naturellement). — Du reste, ils sont assez mauvais, vos vers.

MONSIEUR (placide). — On fait ce qu'on peut.

MADAME (se levant). — Oui, moquez-vous de moi, morguez-moi, je ne vous dis rien, je ne vous fais pas de scène comme d'autres femmes ; mais tout a une fin.

MONSIEUR. — *Finis coronat opus...*

MADAME (révoltée et frappant de son mignon poing sur le guéridon proche). — Les puces, monsieur, c'est vous qui les apportez ici... Et Dieu sait d'où elles viennent !... (Elle choit sur une chaise, et, la figure entre ses mains, simule des pleurs). Ah ! ma mère !...

MONSIEUR (à part). — Et ta sœur !... (Haut). Enfin, voyons, dis-moi un peu ce qui te prend ?

MADAME (suffoquée, par persuasion). — Hi ! hi ! hi !... (Ce... qui... me... prend ! H... ose... le demander !... (Brusquement elle se dresse, les yeux pas mouillés du tout ; et l'air tragique, en une attitude de prêtresse anathématisant, la dextre dirigée vers "lui") Ce qui me prend, monsieur c'est que j'en ai gros sur le cœur ; c'est que vous êtes... vous êtes... le dernier des derniers !...

MONSIEUR (toujours plein de mansuétude, mais un peu gouaillieur). — Allons tant pis !

MADAME (furibonde). — Moquez-vous, moquez-vous ! Ah ! les hommes ! tous des lâches ! des bandits !

MONSIEUR (sentencieux) — Oui. (À part). Ça menace de durer longtemps, si je m'en allais ? (Haut). Je vais travailler !

(Il se lève, et, lentement, va s'installer dans son cabinet, devant la grande table encombrée de papiers et de journaux.)

Et, en s'asseyant dans le fauteuil qui familialement, a de faux airs de chaise curule, il exhale un soupir béat, en même temps que sa main atteint le pot à tabac.

— Enfin ! je vais être tranquille.

POUR LE RECEVOIR



I

Lapruence. — Ohé ! viens-t en, t'as rien à gratter là ; tout est gelé.
Lafuté. — Attends un peu, que j'aie coupé la corde.



II

Lafuté. — Qué qu't'en dis m'oncle ; j'en connais des bonnes.
Lapruence. — Chouette ! Nous avons de quoi recevoir Santa-Claus maintenant.

SCÈNE II

La pipe n'est pas bourrée que la porte s'ouvre, presque avec fracas. C'est madame qui entre.

Il le voit bien — et arrête au passage le soupir — l' "énorme" soupir qui allait s'échapper, venant des profondeurs de sa gorge.

— C'est moi, dit-elle — c'est encore moi, insiste-t-elle, en s'asseyant.

— Je le vois, répondit-il, placide.

Et comme il s'est juré d'être, jusqu'au bout, patient, il finit d'allumer

sa pipe, et se plonge dans la lecture de journaux "intéressants" (que je ne cite pas).

MADAME (très énervée, s'éventant). — Par la belle température dont nous jouissons. Je vous gêne, monsieur ?

MONSIEUR (sans lever la tête très absorbé par la lecture d'un article "sensé". Non... Oh... non, pourquoi voudrais-tu !...

MADAME (agitant davantage son éventail improvisé, un journal). Non !... Ça veut dire... Oui... Je le sais. Je — le sais, vous dis-je !...

Monsieur (tranquillement, toujours sans lever la tête, hausse les épaules — mais ne dit rien.)

MADAME (sursautant sans qu'on sache pourquoi). C'en est trop, monsieur, je suis bonne, tout le monde s'accorde à le dire, et vous auriez mauvaise grâce à ne le pas reconnaître... Mais, sachez-le, monsieur — et vous devez le savoir — la bonté a des bornes (son poing, fébrilement, frappe sur la table) et je ferai...

MONSIEUR (se levant, le ton très doux). — Si nous allions nous coucher ? Je suis fatigué.

MADAME — (ironique, — avec l'ironie propre à "madame"). — Vous avez tant travaillé aujourd'hui !...

MONSIEUR (toujours calme). Hum ! Comme ferait n'importe quel imbécile, il heurte une chaise, et la fait tomber sur les pieds de madame.

Hurllements.

— Tuez-moi ! tuez-moi ! mais ne me faites pas souffrir ! Oh ! lâche ! lâche ! lâche !

Ahurissement de monsieur, qui s'est empressé de ramasser la chaise, et dit, piteux — l'imbécile !

— Voyons, ma chère...

Et madame de reprendre :

— Ne jouez pas la comédie, monsieur, (sur un ton infiniment suraigu), tuez-moi, mais ne me martyrissez pas !

MONSIEUR (très embêté, avec, dans la voix, du navrement). — Mais, ma bonne...

MADAME (qui s'est emparée d'une règle, qu'elle brandit menaçante) :

— Ne m'approchez pas ! Ne me touchez pas ! Vous ne me battez pas ! Je me défendrai ! (Et la règle au bout du bras de la douce jeune femme décrit dans l'air des paraboles variées et inquiétantes.)

MONSIEUR — Enfin, voyons...

À cet instant, madame se met à battre, à coups redoublés, une mesure fantastique sur la tête de monsieur, en même temps que d'une voix indignée, elle crie :

— Monstre ! Lâche ! Battre une femme ! Oh ! ma mère !

Et monsieur, sans songer, cette fois, à riposter : "Et ta sœur" se faufile entre les chaises et autres meubles, et va se réfugier dans sa chambre, poussant le verrou derrière lui, ce qui était prudent.

Mais :

MADAME (toujours armée de la règle, ébranlant en vain la porte). — Le lâche ! sortez donc ! Mais sortez donc !... Continuez donc à assassiner votre femme ! Votre épouse ! Misérable !...

SCÈNE III

Le matin ; monsieur, resté enfermé dans sa chambre, descend déjeuner espérant bien que sa douce moitié fait, comme d'habitude la grasse matinée. À son grand mécontentement il la trouve préparant le repas matinal.

MADAME. — Tu vois, mon ami, je suis sans rancune ; faisons la paix, je

ne veux me souvenir de rien, si ce n'est de la belle bague dont tu me parlais l'autre jour.

Et le mari signa la paix aux conditions posées !

CUISINE CHINOISE

— Voyons, élève Larmoyer, pouvez-vous seulement me dire où est la Chine ?

— Papa disait hier qu'elle était dans la marmelade !

LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

V — LA FAMILLE KARADEUC

(Suite.)

— Si ce n'est pas une absurdité de s'en aller pour des huit jours, quand il serait si bien ici... Mais dis-le lui donc, Sylvestre... Encore aujourd'hui, sur le port, il y avait trois familles d'Anglais qui ne trouvaient pas de bateau pour aller à la digue...

Karadeuc souriait en clignant de l'œil.

— Oui, oui, moque-toi ! Tu te moqueras encore de moi quand tu auras chaviré en pleine mer !... Allons, bon ! Vous verrez que ça ne cessera pas.

On marchait dans la boutique ; il lui fallut quitter son fricot pour vendre deux sous d'oseille.

Et Karadeuc haussait les épaules en disant à son gars :

— Non ! mais me vois-tu, moi, promenant des Anglais, naviguant du quai à la rade et de la rade au quai.

Et Sylvestre approuvait, timidement, pour que sa mère ne l'accusât pas de prendre parti contre elle ; mais, au fond, comme il comprenait son père ! Et il avait même la nostalgie de ces bonnes excursions au large, les grands coups du chahut sous le vent...

— Si tu veux, dit le père, demain nous pourrions aller du côté de la Hague ?...

Sylvestre secoua la tête. Il n'avait pas de congé, une simple permission parce qu'il était de Cherbourg. Quelques officiers étaient descendus à terre, il les avait accompagnés ; et, ce soir même, il retournerait à bord.

Mme Karadeuc tomba, accablée, sur une chaise. Comment !... Rien qu'un soir ?...

— Mais il y en aura peut-être d'autres, mère ?

Et il expliqua le motif de son voyage. Son navire était désigné pour le Tonkin ; mais, auparavant, il était venu à Cherbourg pour chercher des torpilleurs et deux canonnières, qu'il devrait convoquer.

— Parbleu ! s'écria Karadeuc, tout goguenard, ça ne sera jamais capable de tenir la mer, leurs sacrés torpilleurs !

Le vieux marin était un adversaire des torpilleurs. Il n'aurait sans doute pas été capable de donner des motifs plausibles de son hostilité ; mais il n'aimait pas les torpilleurs.

Toutes ces nouveautés, ça ne mènera à rien du tout ! Pour défendre les côtes, je ne dis pas ; mais pour voyager !... Allons donc ! Et puis, si j'étais capitaine d'un gros navire, est-ce que j'en aurais peur, de ces mouches ?... Est-ce que je les laisserais seulement approcher !...

Sylvestre fit la grimace ; car cela l'ennuyait de contredire le père ; et pourtant il ne pouvait pas l'approuver.

— Qu'est-ce que tu en dis, mon gars ?

— Sur, dit Sylvestre, qu'on est comme qui dirait rudement secoué dessus...

— T'as donc navigué sur un torpilleur ?...

Et Karadeuc frappa un grand coup sur la table, où Mme Karadeuc déposait une soupe extraordinairement parfumée.

Sylvestre attendit que son père fut à moitié de sa portée, pour dire :

— Je dois faire partie de l'équipage d'un des torpilleurs qu'on vient chercher ici.

— Ah ! prononça Karadeuc, avalant sa soupe de travers.

Cela le vexait, évidemment. Et il le fut encore plus quand Sylvestre raconta qu'il avait gagné ses galons à la suite d'expériences faites par des torpilleurs dans la rade de Toulon.

Il avait si bien compris la manœuvre, si bien exécuté tous les ordres qu'on lui donnait, que son capitaine l'avait félicité devant tout l'équipage.

— Alors, c'est différent.

Dès le moment que Sylvestre devait ses galons à un torpilleur, l'hostilité du père diminuait, mais l'enthousiasme de son fils pour ses mauvais sabots lui coupait l'appétit.

Ils achevèrent leur repas sans trop bavarder. Puis Sylvestre tira de sa poche une belle pipe, qu'il apportait au père, de Marseille, avec des gravures colorées de plusieurs navires et des ports qu'il avait visités.

Il avait déjà donné à sa mère une boîte à ouvrage et des paquets d'aiguilles superflues achetées à un mate'ot anglais, et la mère lui avait immédiatement remis un sou pour que leur affection ne courut pas de danger.

Karadeuc bourra sa pipe, puis contempla les images. Il faut avoir connu de vieux marins pour comprendre la joie qu'ils éprouvent à revoir, dans de grossières reproductions, les lieux qu'ils ont visités jadis. Il reconnaissait bien Toulon, le Mourillon, les deux rades, puis Marseille et son port endiablé, bordé de ces " sacrées petites ruelles ".

— Hein, Sylvestre ? fit-il avec un regard joyeux, tandis que la mère rangeait sa vaisselle, puis passait dans sa boutique.

Sylvestre était devenu très rouge, au souvenir des petites ruelles de Marseille.

— Allons, petit, il va être temps de regagner le quai.

Et la mère et le père accompagnèrent leur enfant, et, une fois au quai, il courut, il était un peu en retard. Ils le distinguèrent vaguement qui sautait dans une baleinière et la baleinière qui s'éloignait aussitôt.

Et ils rentrèrent lentement chez eux, attristés d'avoir été si vite séparés de lui, mais fièrement contents tout de même !

Le vieux Karadeuc brossait, depuis le matin, son plus bel équipement, un costume de cheviot bleu parfaitement civil, mais qui sentait son marin d'une lieue.

Il y avait une tache que Mme Karadeuc prétendait avoir enlevée déjà à la benzine, mais que le vieux pêcheur s'obstinait à voir encore sous les poils de l'étoffe.

— Tu l'useras, à force de le brosser, lui criait sa femme, dès que les clients lui laisseraient un instant de répit.

Mais il haussait les épaules. Pouvait-il paraître, lui, un ancien quartier-maître, avec des taches, devant le capitaine de son fils.

Car son gars l'avait prévenu la veille qu'il parvenait à entrer à l'arsenal et à gagner le bassin des torpilleurs, il pourrait voir non seulement l'un des torpilleurs qu'on allait convoquer à Toulon et de là au Tonkin, mais les officiers qui commanderaient ces torpilleurs.

Il avait fait raser sa moustache et lavé son collier de barbe grise. Et sa femme le plaisantait.

— Comme si tu allais à un rendez-vous !... Et encore, tu n'y entreras peut-être pas dans leur arsenal !

Il souriait en dessous. Lui, rester à la porte, quand il avait envie d'être dedans !

Enfin, après un court déjeuner, avalé de travers, il partait, on avance de deux heures, en burlinquant le long des quais.

Des amis s'étonnèrent de ne pas le voir à la pêche. A la pêche ? Non ; pas tant qu'on verrait, du côté de la digue, le beau cuirassé sur lequel était venu son fils.

Et, arrêté au pied de la statue de Napoléon I^{er}, il contemplait la rade, barrée par cette digue gigantesque qui semble une chose bien simple, et, devant la digue, l'escadre de la Manche, six gros cuirassés, un croiseur, un aviso. Et il soulevait les épaules ; en l'absence de son fils, il avait le courage de ses opinions : jamais un torpilleur ne viendrait à bout de ses monstres.

Il était pourtant gêné par une comparaison que lui avait décochée son gars, au milieu d'une discussion :

— Suppose un petit serpent de rien, qui vous fait une piqûre grande comme l'ongle... Et vous êtes fini !

Ça, c'était juste ; mais le serpent on peut le voir et l'écraser d'un coup de talon. Et la race des bons gabiers serait donc perdue si on laissait seulement approcher un de ces mouches à cent mètres ?

Il distinguait des mouvements à bord de l'escadre, des baleinières qu'on descendait, et les hommes, l'aviron en l'air, attendaient les officiers ; puis ces officiers descendirent à leur tour, et les baleinières se dirigèrent vers l'arsenal.

Karadeuc continua vivement son chemin et arriva à la Majorité au moment où l'enseigne de service s'installait, en grande tenue, pour donner les permissions de visite.

La chance favorisait Karadeuc ; il connaissait l'enseigne, un Parisien gourmand de crevettes roses, à qui il avait quelquefois vendu sa récolte de " bouquet ".

— Tiens, fit l'enseigne, vous voilà en grande tenue ! Vous devez pourtant le connaître, vous, l'arsenal ?

Karadeuc eut un gros sourire : c'était pas pour l'arsenal, mais pour le gars, qui faisait partie de l'équipage des torpilleurs, et il avait pensé qu'on lui permettrait bien de lui serrer la main en passant.

— Arrangez-vous, dit l'enseigne à voix basse en lui remettant sa permission de visite ; vous savez qu'il faut suivre l'itinéraire et qu'on n'a pas le droit d'aller au bassin des torpilleurs.

— Pas le droit ?... Eh bien ! on le prend, voilà tout. Et il n'était pas dans l'arsenal depuis dix minutes qu'il faussait compagnie à la bande de visiteurs dont il faisait partie et qu'il n'avait pas l'air d'entendre le matelot dirigeant la visite, qui lui criait furieux :

— Mais où allez-vous donc, animal ? C'est défendu !

Il avait déjà disparu derrière la coque d'un cuirassé en construction ; et il rencontrait un ami, un employé de l'arsenal, à qui il expliquait son cas, en lui affirmant que l'enseigne de la Majorité lui avait donné l'autorisation de vive voix.

L'ami le conduisit au bassin des torpilleurs où il se perdit dans un groupe de marins ; personne ne faisait plus attention à lui.

Il aperçut son fils debout sur le pont arrondi du torpilleur 54 ; et pour qu'on ne remarqua rien, ils se saluèrent seulement d'un coup d'œil.

Quelques instants après, les baleinières parties de l'escadre entraient dans le bassin ; et plusieurs officiers descendaient sur le quai.

Des ingénieurs, le sous-directeur de l'arsenal et d'autres officiers les attendaient.

En ce moment, un lieutenant de vaisseau et un enseigne de première classe parurent sur le pont du torpilleur 54 et sur celui du 56. Et Karadeuc eut à peine vu l'enseigne qu'il faillit tomber à la renverse.

Il était heureusement près d'un de ces anciens canons, plantés en terre, qui servent d'amarrage ; il s'y appuya en bégayant :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-ce que je perds la boule ?

Il lui avait semblé soudain voir se dresser devant lui le dernier marquis de Trévenec, le malheureux suicidé qui dormait là-bas, dans le cimetière du petit village, séparé de sa femme...

Et il se serait abandonné à son émotion si un voisin ne lui avait demandé :

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'il y a, père Karadeuc ?

Il balbutia qu'il avait trébuché et parvint à se calmer.

Et bientôt même il souriait de son émoi. Est-ce que tous les officiers de marine n'ont pas entre eux un air de ressemblance qui ferait croire qu'ils

sont tous de la même famille?... Et celui-ci avait des côtés spéciaux qui rappelaient étrangement Jean-Louis de Trévenec. Voilà tout.

Comme lui, il était sorti le premier de l'École Navale ; comme lui, il était parvenu presque immédiatement au grade d'enseigne ; comme lui enfin il était choisi pour accomplir des missions supérieures à son grade ; le commandement des torpilleurs n'est, en effet, confié qu'à des lieutenants de vaisseau.

Car le vieux Karadeuc connaissait très bien l'histoire de cet enseigne : Sylvestre la lui avait contée avec autant de fierté que s'il eût parlé d'un frère.

Et Karadeuc ne s'en était point étonné ; lui-même, jadis, parlait ainsi du marquis de Trévenec.

Une seule chose gênait Karadeuc, c'est que cet enseigne, nommé Gilbert Morel, était un Parisien et que jamais il n'y avait eu de marins dans sa famille.

Et pourtant quelle allure de marin il avait ! Pas trop grand, la taille souple, la poitrine large, les membres élégants et solides.

—Vois-tu, père, avait dit Sylvestre, il a des poignets, c'est tout nerfs...

Et quelle crâne figure d'homme de mer !

Des traits fermes, accusés, qui auraient été durs dans sa carnation de blond, hâlée par le vent, et sans ses cheveux tout fins et frisés. Le nez droit, le front large et haut, la bouche un peu grande, le menton carré, et les yeux bien ouverts, d'un bleu tendre, de ces yeux qui vous dessinent le temps qu'il va faire rien qu'à jeter un regard vers le ciel.

Comment un tel marin avait-il pu pousser dans une famille de commerçants parisiens ? Karadeuc ne se l'expliquait pas, parce qu'il y a des choses qu'il n'est pas possible d'expliquer.

Et, d'après ce que lui avait conté Sylvestre, un courage calme, simple, et une bonté parfaite quand il donnait un ordre, jamais d'emportement.

—C'est de ceux-là, père, qu'ils vous enverraient vous faire casser la gueule, qu'on leur dirait : Merci, mon capitaine.

Enfin, si Sylvestre avait les galons rouges, il les devait principalement à l'enseigne Gilbert Morel, qui avait su dire, juste à point, les mots nécessaires, et il n'en fallait pas davantage pour que le vieux Karadeuc réservât une bonne place dans son cœur au commandant du torpilleur 54.

Les officiers et les ingénieurs s'embarquaient, les uns sur les torpilleurs, les autres sur un large canot à vapeur : tous allaient assister aux dernières manœuvres, aux dernières expériences que feraient les deux torpilleurs avant de quitter Cherbourg. — une simple formalité : car ils étaient définitivement admis depuis quelques mois et déjà désignés pour prendre part à l'expédition du Tonkin.

Le 54 avait embarqué ses passagers et traversait le bassin. Karadeuc ne voyait plus son fils que de dos.

Il regarda alors le 56 ; et son visage se contracta légèrement. Il murmura, d'une voix amère :

—Philippe de Montmoran !

Le nom du lieutenant de vaisseau qui commandait le second torpilleur.

Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que le lieutenant de Montmoran était un aussi beau marin que Gilbert Morel, mais il lui était impossible d'aimer un membre de cette famille.

Ce n'était pas la faute de la famille de Montmoran, ce n'était pas la faute de Karadeuc. Il ne les aimait pas, et voilà tout ! Des choses anciennes, dont il n'aurait pas fallu lui demander l'explication, car il n'aurait rien répondu, et cela l'eût mis dans une grande colère...

Et il était vexé que son gars lui eût parlé à peu près avec autant d'admiration de Philippe de Montmoran que de Gilbert Morel.

C'est que Philippe de Montmoran était particulièrement aimé, à bord de tous les navires où il servait, non seulement pour sa bonté, mais pour l'intelligence et gentillesse dont il assaisonnait sa bonté.

Un mélange de Breton et de gamin de Paris !

Par son père, il descendait d'une très ancienne et très illustre race de marins breton ; mais sa mère était la plus aimable, la plus douce, la plus séduisante Parisienne qu'on pût rêver.

A son père, il avait pris sa haute taille, sa force, son indomptable énergie ; à sa mère l'affinement de son grand corps de Breton, la capricieuse élégance de tous ses gestes et cette jolie petite tête mate, aux yeux bruns, aux traits menus, aux fins cheveux châains, une tête qui avait déjà bien des conquêtes à se reprocher.

Les jaloux affirmaient qu'il devait son rapide avancement à des influences féminines ; mais il se moquait des jaloux, comme il se moquait un peu de tout. Et, si l'on avait eu quelque faiblesse pour lui au ministère de la Marine, il ne le devait qu'à la gloire de son père, le vice-amiral de Montmoran, il méritait d'ailleurs toutes les faiblesses : il était bien du sang dont on fait amiraux.

Sorti l'un des premiers de l'École navale, il avait accompli, dès sa nomination au grade d'aspirant, des actes de témérité qui l'avaient rapidement fait nommer enseigne.

Il avait conquis son grade de lieutenant par des travaux remarquables pour le relèvement des côtes ; mais, malgré la facilité avec laquelle il abordait les sciences, il préférait une bonne bataille, et son envoi au Tonkin l'avait rempli de joie.

L'idée d'aller placer une torpille sous le flanc d'un énorme navire le transportait.

En ce moment, ses hommes souriaient de voir avec quel plaisir il prenait possession de son torpilleur ; ils clignaient de l'œil entre eux et soignaient bien la manœuvre. Car on savait que le lieutenant Philippe de Montmoran manifestait toujours sa satisfaction d'une manière pratique. C'était d'ailleurs la note avec le jeune lieutenant ; il souriait toujours d'un petit air goguenard, son air de Parisien ; il appelait la bonne humeur.

A bord du 54, commandé par l'enseigne Gilbert Morel, on servait plus sérieusement, mais on n'en était pas moins heureux pour cela.

Bientôt les deux torpilleurs eurent quitté l'arsenal ; ils se dirigeaient maintenant, accompagnés d'une demi-douzaine d'embarcation, vers l'escadre rangée le long de la ligue.

Le vieux Karadeuc n'avait plus besoin de s'enfermer dans ce bassin, où la vue d'une quinzaine de torpilleurs, allongés à quais comme d'énormes cigares, lui donnait des frissons d'agacement.

—Sacrés sabots :

Il était heureusement aussi roublard que connu ; et, d'ailleurs, pour que personne ne le remarquât, il plia son chapeau dans sa poche, et, tête nue, malgré un fichu vent d'ouest, il gagna les batteries, d'où l'on découvre toute la rade.

Il était admirablement placé pour suivre les manœuvres des torpilleurs.

Le 54 et le 56 naviguaient en ce moment de conserve, piquant droit sur le ponton d'où l'on juge la justesse des coups ; bientôt, ils allaient l'atteindre, placer leur torpille, puis faire machine en arrière...

Et Karadeuc, tout entré dans l'embrasement d'un créneau, penché un peu en avant, les yeux ardemment fixés sur le ponton, osait à peine respirer.

En ce moment, il fut tout bouleversé d'entendre des voix auprès de lui ; il s'enfonça un peu plus dans son créneau, puis regarda en arrière avec précaution.

—Pas de chance ! murmura-t-il, tout dépité. C'est donc écrit que je dois voir toute la famille aujourd'hui ?

Un des principaux employés de l'arsenal arrivait le premier en disant :

—Par ici, Monsieur l'amiral, on sera très bien.

—Dépêchez-vous, Mesdames, disait l'amiral, en sautant sur le talus qui supportait les batteries, ou ce sera terminé.

—Oh ! voilà, voilà ! crièrent de jolies voix de jeunes filles.

—Mais vous allez tomber, remarquait une voix plus douce, la voix d'une maman.

Les jeunes filles ne l'écoutaient pas ; elles grimpaient, couraient au rempart, tandis que l'amiral et l'employé donnaient la main à une jeune femme très élégante et à une coquette vieille maman.

Et, quand tout le monde fut installé, la maman demanda :

—Mais où sont-ils ?

—Là ! Devant vous, ma chère amie.

—Eh bien, vous êtes heureux de pouvoir les distinguer ; moi, avec mon lorgnon et ma lorgnette, je ne vois rien du tout... Vraiment, mon ami, sans le moindre verre sur vos yeux, vous distinguez les torpilleurs ?

—Mais oui, répondit l'amiral avec un charmant sourire, vous savez bien que j'ai toujours mes yeux de vingt ans... Je n'ai plus que cela, hélas ! Permettez-moi, chère amie, de mettre votre lorgnette au point.

Et l'amiral s'occupait de sa femme avec une délicieuse galanterie et elle le remerciait d'un coquet sourire.

—Mon ami, dit-elle, en reprenant sa lorgnette, je vous trouve toujours plus aimable que jamais... Ah ! enfin, je les aperçois... Philippe est à droite... Je le reconnais parce qu'il est un peu plus grand que son ami.

—Quel ami, Madame ? demanda la jeune femme.

L'amiral répondit, sa femme n'ayant pas la mémoire des noms.

—L'enseigne qui commande le second torpilleur...

—Tiens ! Je croyais qu'il fallait être lieutenant pour commander les torpilleurs de ce rang.

—En effet, mais ce jeune homme est, paraît-il, un officier du plus grand avenir ; c'est du moins, ce que Philippe nous disait dans ses dernières lettres.

—Et il se nomme ?

—Il se nomme... Il se...

L'amiral hésitait.

—Allons bon, fit sa femme, ma mauvaise mémoire qui déteint sur vous.

—Je vieillis, déclara l'amiral avec bonne grâce ; mais ces jeunes filles... Voyons, Mesdemoiselles, venez à notre aide ?

Les jeunes filles n'écoutaient rien de ce qui se passait auprès d'elles : leurs regards, leur esprit étaient là-bas, sur ces deux petites embarcations qui se confondaient presque avec la mer, grise ce jour-là.

Il fallut que l'amiral tapât légèrement sur l'épaule de l'une d'elles :

—Madeleine, te rappelles-tu le nom de ce nouvel ami de Philippe ?

—Oui, mon oncle, Gilbert Morel.

L'autre jeune fille s'était retournée et dit gravement :

—Mon frère l'aime beaucoup.

Les torpilleurs arrivaient sur le ponton.

—C'est fait, dit l'amiral, ils ont placé la torpille.

La manœuvre avait été brillamment exécutée.

Mais, en ce moment, l'amiral faisait la grimace :

—Eh bien ! eh bien ! murmurait-il.

Karadeuc, tapis dans son créneau, souriait tout joyeux, lui. C'est que, une fois leur torpille placée, les deux torpilleurs avaient exécuté le mouvement de la machine en arrière ; mais, seul, le 54 l'avait réussi.

Le 56 demeurait accroché au ponton.

—Mon Dieu ! s'écrièrent les trois femmes, comme si Philippe de Montmoran courait un danger réel.

Cela ne dura que l'espace de quelques secondes ; déjà le torpilleur 56 se dégageait et revenait en arrière.

—Mais, mon ami, demanda Mme de Montmoran, que serait-il arrivé si Philippe avait lancé une vraie torpille sur un vrai navire de guerre ?

(A suivre).

Envoyez vos commandes dès maintenant.

Mesdames et Messieurs.—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES - -
- - SPECULATEURS**

VOUS FEREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

FRED. R. ALLEY,

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251

MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.

VIN MARIANI



ADELINA PATTI.

A Monsieur Mariani,

En souvenir de son excellent vin de Coca.

ADELINA PATTI MOLINI.

Depuis au-delà de trente ans, tous les médecins prescrivent le **Vin Mariani**

POUR LE CORPS ET L'ESPRIT.

C'est un vin recommandé dans tous les grands hôpitaux de Paris. Il est nourrissant, fortifiant, et refait le système tout entier. Son goût exquis le rend particulièrement agréable. Chaque essai prouve son efficacité.

C'EST LE MEILLEUR DE TOUTS LES VINS.

LAWRENCE A. WILSON & CIE,

Sont les seuls agents du Canada pour ce vin, ainsi que pour le champagne "Gold Lack."

28 ET 30 RUE DE L'HOPITAL. - MONTREAL.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 24 Décembre.
Après-midi et soir.

Production monstro de WHALLEN et MARTELL
Grande attraction des fêtes

" SOUTH BEFORE THE WAR "

Fanfare Pickerninny, 30 danseurs excentriques, 20 courses au gâteau, 30 tireurs au camp, 70 personnages sur la scène. C'est une excellente représentation. Profitez-en.

Prix—10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.
Semaine suivante: " THE CAPTAIN'S MATE."

QUEEN'S - THEATRE

SEMAINE DU JOUR DE L'AN

Tous les soirs et 3 matinées, Mardi (Jour de l'an) Mercredi et Samedi

LA CÉLÈBRE ACTRICE

MISS MARIE BOURROUCHS

Lundi, Mardi (matinée et soirs) Mercredi (matinée et soir)

LE GRAND SUCCÈS ANGLAIS

THE PROFLIGATE

Jeudi, Vendredi et Samedi (matinée et soirs)

Par arrangement avec M. L. WILLARD

JUDAH

Les prix n'ont pas été augmentés, 25c, 50c, 75c et \$1.00
Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m.; chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.
Téléphone 4032.
Venant: " DUFF OPERA CO."

Montréal, 25 Octobre 1891.

Le SAMEDI plus populaire que jamais, indique toujours les bons magasins où l'on trouve des marchandises bonnes, bien faites et à bon marché. Aussi ne manque-t-il jamais d'indiquer le grand magasin qui se trouve dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1891.

On y trouvera des

FOURRURES

en tous genres et aux prix les plus bas du marché.

LES MANTEAUX, COLERETTES,

TOURS DE COU (minous),

MANCHONS,

en seal, mouton de perse, chinchilla, castor, hermine, etc. etc., manufacturés par les meilleurs ouvriers, sont maintenant offerts au public.

L'assortiment est maintenant au grand complet et mérite la peine d'être vu.

Venez en très grand nombre pour le voir. Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

SAVON

ZOPORINE
pour les Cheveux

ET LE CUIR CHEVELU

La seule préparation pour enlever les pillicules de la tête et pour rendre la souplesse aux cheveux. Il dégage le cuir chevelu de l'action couasine des sueurs, et leur laisse un parfum agréable et vivifiant.

A VENDRE CHEZ

LECOURS, coin des Rues Craig et St-Denis.

DECARIE, coin des Rues Ste-Catherine et St-Denis.

LEONARD, 113 Rue St-Laurent.

CHARRON, 1978 Rue Notre-Dame.

— EN GROS CHEZ —

LYMAN, KNOX & CO.,

LYMAN, SONS & CO.

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

No 516 RUE CRAIG

Les Cherots
de Fortier

5 pour 10 cts.

Une Innovation
Dans le Commerce de Cigares.

Qui pourrait croire que 5 Bons Cheroots, de pur tabac importé, mis dans de très jolies petites boîtes, peuvent être vendues pour 10c? C'est cependant vrai.

C'est le bénéfice des manufacturiers qui doit être diminué quand les affaires sont mauvaises.

Tout fumeur devrait essayer ces Cheroots.

Sur réception de \$3.25, il sera expédié une boîte contenant 200 de ces Cheroots à n'importe quelle adresse. Couleurs assorties.

Crème de la Crème Cigar Co.,

MONTREAL.

Primes du "Samedi"

COUPON

No 5

Numéro du

29 DECEMBRE

1894

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**
DE TOUTES
Affections bi-
lieuses,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdisse-
ments, et de tous les Malaises causés
par le Mauvais Fonctionnement de
l'Estomac.

oct. 18-94

AUX DAMES SERVEZ-VOUS DE

**EAU DE BEAUTE
UN SPECIFIQUE**
CONTRE TOUTES LES MALADIES
DE LA PEAU

PRIX \$1.00

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les jour-
naux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont
luos par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermé-
diaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine
finissant le 27 octobre 1894

36,967

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

IL Y A

Allumettes et allumettes

Quand vous aurez fini de
les essayer vous re-
viendrez, comme tout
le monde, aux

**ALLUMETTES DE
E. B. EDDY**

Si bonnes et si connues

21 juil. '95.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demandaes de Brevets d'Invention, marques de com-
merce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

9-Oct-95



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau pro-
cédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.
AV. 1-35 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & CODIN

AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Can-
dien, rue St-Jacques, No 30,

TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL
avril 7-95

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie

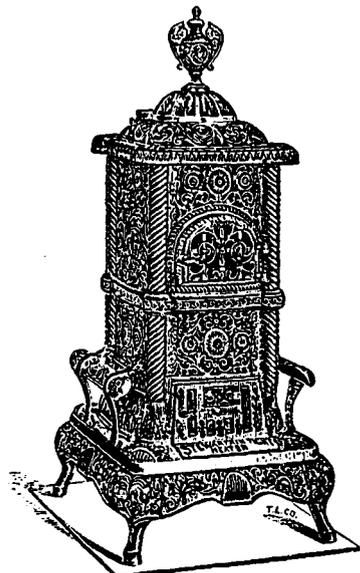
No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié
im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½,
contenant 184 pages et un porte-crayon,
envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix
ci-dessus marqué.

Une chaudière de charbon suffit
pour tenir le poêle allumé
pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles
qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles { 'Fin de Siècle'
—ET—
'Up to Date'

POELES DE PASSAGES !

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dé-
pensent peu de charbon, et se vendent
à des prix tres bas.

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de
toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes,
Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon mar-
ché, toute espèce d'ouvrages,
tels que :

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement
Exécutées, Caractères
de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

VIN de VIAL

TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT

Le TONIQUE
le plus énergique
pour Convalescents,
Vieillards, Femmes,
Enfants débiles
et toutes personnes
délicates.



AU QUINA
SUC DE VIANDE
PROSPHATE de CHAUX

Composé
des substances
indispensables à la
formation de la chair
muscolaires
et des systèmes
nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs
pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites,
Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vicil-
lesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amai-
grissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

Cie Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE

CHOCOLAT
DU
Planteur

COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE

A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Bourre de Cacao, n'ont absolument aucune
valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES
DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.